

L'ami des artistes?

Pierre Raphaël Pelletier

Numéro 98, septembre 1998

Tendances

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/42070ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Pelletier, P. R. (1998). L'ami des artistes? *Liaison*, (98), 11–11.

Tendances

L'AMI des artistes?

Tout autour de nous, tout de nous et en nous est en voie de se réifier, pour paraphraser le jeune Lukács, que l'on s'est empressé de bâillonner au début du siècle de peur que son ouvrage magistral, *Histoire et conscience de classe*, marque à tout jamais les esprits rebelles du 20^e siècle qui auraient pu faire basculer le troisième millénaire dans un paradis de qualité d'être et de faire.

Avec les tripotages multilatéraux sur l'investissement, les financiers les plus futés du monde capitaliste négocient sauvagement entre amis les ultimes façons d'achever, une fois pour toutes, le marchandage total de tout ce qui bouge à la surface de la planète aux auréoles grisonnantes. Alors, on veut quantifier en dollars US les valeurs les plus sacrées, particulièrement celles qui touchent la qualité des peuples à s'exprimer; la culture. Selon la logique implacable de la quantification à outrance, qui dépasse même l'entendement d'un Adam Smith, une culture doit se marchander, s'échanger, se vendre, s'acheter comme si celle-ci avait la même nature ontologique qu'une «can» de soupe Campbell. Ainsi, les argentiers de ce nouveau mégaMonopoly glorifieront-ils les activités créatrices qui se vendront. Celles qui ne se vendront point seront écartées. Ce darwinisme néolibéraliste prétend que les cultures les plus fortes sont celles qui s'imposent à l'américaine, grâce à la massification monnayée au guichet de la demande populaire, de sourires et de symboles qui, jusqu'à maintenant, avaient été le lot de la qualité la plus intime des êtres.

Or, en cette fin de siècle, où finalement la quantité réussira à vider la qualité dont elle est issue (valeur d'usage vs valeur d'échange), il est possible d'imaginer que la crise des valeurs est maintenant généralisée. Et, conséquemment, il faut bien avouer qu'il n'est pas surprenant de constater que l'art aussi, c'est-à-dire l'activité créatrice, est en crise.

D'ailleurs, il n'y a pas de quoi s'énervier. La crise de civilisation que provoque la mondialisation des échanges et le roucoulement des valeurs monétaires des grandes corporations qui vampirisent les libertés individuelles, ne profite-t-elle au premier plan à la création artistique sous toutes ses formes, puisque l'activité de création s'enracine avant tout et de tout temps dans le chaos perpétuellement salutaire, particulièrement celui d'une fin de siècle en mal d'un nouveau millénaire dépouillé des luxures du capital.

J'ignore comment les «faiseurs» de futurologie patentée récupéreront les aléas de ces fantastiques marchandages de l'âme de notre capitalisme occidental hirsute, mais je puis affirmer haut et fort, en «surfant» sur les tendances actuelles de l'art, que l'art ne s'est jamais porté si bien depuis que son sort dépend de la vente. Et encore : que depuis que l'on plie l'art, les activités créatrices aux diktats de la production qui régit tout objet de consommation, les artistes de tout acabit n'ont jamais été aussi possédés par l'impérieuse nécessité de maintenir le cap sur l'actualisation de toutes les possibilités de notre qualité d'être, de notre liberté créatrice qui, radicalement, ne se vend pas, ne se vendra jamais. Liberté créatrice qui manifeste, à travers les matériaux les plus modernes, la force de crier l'injure à ceux et celles qui croient aux combines du marchandage mondial magouillé. Cette force de l'injure, cette saine expression de la création est manifeste partout où s'installent des artistes, jeunes hommes et jeunes femmes, qui dérangent les systèmes, qui dénoncent les enseignements rigides de l'histoire de l'art, des consécration muséologiques, qui créent les turbulences injurieuses des performances en rupture dans les rues, dans les bazars de nos quotidiens, dans les grandeurs et les misères de la création qui se veut l'éternel recommencement de l'instant ébloui par la fugacité de notre arrogance à nous créer à l'image de nous-mêmes.

«Eh oui», je délire. Les jeunes créateurs actuels crient l'injure et c'est ce qui nous sauve de l'injure de la quantification de notre liberté.

Nous créons quand nous n'avons véritablement rien à créer, car ce rien provoque, déclenche, allume en nous la force, la passion, l'éros, l'insatiable et vorace désir d'être tout à la fois concept, chair, émotion première en émoi, en voie d'expansion, d'actualisation fébrile et fiévreuse, éternité éphémère.



Pierre Raphaël Pelletier

Photo : Jules Villenaire